

## COMMUNICATION.

Berthier, 19 Juillet 1875.

*M. le Rédacteur,*

Depuis longtemps, je désirais vous annoncer la nouvelle que nous avons une fromagerie à Berthier, mais, comme c'était une industrie parfaitement nouvelle pour nous, cultivateurs, et à son début, j'ai cru devoir différer jusqu'à aujourd'hui pour vous donner des détails certains.

Avant de vous parler de notre fromagerie, je dois féliciter M. Navier Bellehumeur, de St. Guillaume, d'en avoir pris l'initiative et conduit les choses à aussi bonne fin.

L'hiver dernier, ce monsieur était en promenade dans notre paroisse chez un de ses parents, qui m'est voisin ; il me communiqua son dessein de venir établir une fromagerie dans notre paroisse, au printemps, au moins si les gens voulaient l'encourager. Ayant promis mon concours avec d'autres personnes qui se trouvaient présentes, il consentit de revenir au bout de quinze jours, à condition qu'on lui aiderait à s'assurer d'un certain nombre de vaches et de vanter l'entreprise. Ce qui fut promis, fut fait de part et d'autre. Au jour fixé, M. Bellehumeur et un de ses cousins nous arrivèrent avec beaucoup de renseignements puisés chez M. Désautels, de Ste-Rosalie. Enfin, après avoir parcouru les rangs, nous sommes arrivés à un montant de 150 vaches, non pas sans misère, je vous assure, car c'était chose nouvelle pour les trois quarts des habitants ; il y avait des préjugés pour ça comme pour d'autre chose.

Enfin, quoique le nombre des vaches ne fût pas aussi élevé qu'on devait s'attendre de la paroisse, néanmoins ces messieurs partirent immédiatement avec la promesse de revenir au commencement de juin. En effet, le 7 juin la fromagerie commença ses opérations sous la conduite d'un M. Dunkin, des townships, muni de certificats de première classe (le matériel est de première qualité et du dernier goût. Le fabricant, avant de passer son engagement, était si certain de lui, pour faire du fromage de première qualité, qu'il n'a pas craint de le garantir. Ce monsieur gagne \$300.00 pour quatre mois. A l'heure qu'il est, nous avons 10,000 lbs. de fromage à vendre ; je pense que nous allons faire une vente la semaine prochaine. Comme le beurre ne se vend pas cher, il est probable que le nombre de vaches augmentera de beaucoup après cette vente.

Un ami du comté de L'Assomption me disait, l'année dernière, que les fromageries *étaient la mort aux cochons*. J'ai cru, pour un instant, que la chose pouvait être vraie ; aujourd'hui que je suis fournisseur de lait et que j'ai des cochons et des veaux à avoir soin, je ne suis plus de la même opinion que mon ami. Voici l'usage que je fais de mon petit lait : En le recevant, je le mets dans un quart et j'y ajoute de la moulée, ce qui fait une excellente *boulette* et qui nourrit bien les cochons, même les engraisse ; de cette manière, les cochons ne meurent pas plus de faim qu'auparavant. En admettant que les fromageries ont la mort aux cochons, d'un autre côté, je crois que c'est la vie et le bien-être aux vaches laitières ; c'est vraiment honteux, je dois le dire ici, pour nous, Canadiens, qui ne sommes pourtant pas plus bêtes que les autres nations, de ne pas plus prendre soin de nos animaux que nous le faisons pour la plupart. Un Américain, commerçant de vaches, m'en faisait la remarque ce printemps ; il me disait avoir vu à plusieurs places de 12 à 14 chevaux dans la même écurie parfaitement gras, tandis que 4 à 5 au plus auraient pu faire l'ouvrage. A côté de ces chevaux gras, ce même cultivateur avait des vaches aussi maigres que celles de Pharaon. Quel résultat peut-on attendre de pareilles vaches à une fromagerie ? presque rien. Je connais des personnes que je puis nommer au besoin, qui portent 9 lbs. de lait le soir par deux vaches, d'autres avec le même nombre, portent 11 ou 12 lbs. Règle générale, les animaux sont mal tenus, et les gens commencent à s'en apercevoir, surtout depuis que nous avons une fromagerie, et les

bonnes vaches se font connaître. Quel contraste entre les vaches dont je parle plus haut et les deux vaches Aryshire que je possède depuis plusieurs années. A l'ouverture de la fromagerie, elles me donnaient 80 lbs. de lait par jour ; au 14 juin, avec un peu plus de soin, je me suis rendu à 92 lbs., et comme je n'étais pas encore satisfait du poids, je me suis mis à les *bouetter*, et, au grand étonnement de mes amis, le 22 juin, j'étais rendu à 100 livres, but auquel je tendais ; quoique ceux qui ne travaient qu'une douzaine de livres de lait par deux vaches ne me croyaient pas sincères, il n'en est pas moins vrai que le poids que je vous ai donné est réel. L'Américain lui-même est venu les traire avec trois ou quatre amis en mon absence. J'ai conclu de là qu'une vache donnait en retour de ce qu'on lui donnait.

Je m'arrête, j'ai déjà été bien trop long ; si je vous ai donné tous ces petits détails, c'est pour faire connaître tant soit peu les fromageries et d'encourager les cultivateurs à avoir plus soin de leurs animaux dorénavant.

Monsieur, si vous pensez que ces quelques détails que je vous envoie à la hâte peuvent être utiles à quelques-uns de vos lecteurs, je vous donne la permission de les publier, à condition toutefois que vous me corrigiez. Je n'ai pas l'éducation requise pour écrire dans les journaux sans me faire corriger.

Croyez-moi,

Votre obéissant serviteur,

A. MOUSSEAU, Cultivateur.

NOTE. Edr.—Nous insérons cette communication telle qu'elle est, parce que tous ceux qui savent lire la comprendront parfaitement ; d'ailleurs, elle est claire, concise et pratique. La forme ne nuit pas, mais le principal pour un journal agricole pratique, c'est le fonds, et nos colonnes sont exclusivement au service des cultivateurs canadiens, et nous espérons qu'un grand nombre suivront l'exemple de M. A. Mousseau. Tous les jours, nous recevons des lettres de la part des cultivateurs, des lettres écrites dans un bon style. Aussi nous nous attendons qu'ils s'en serviront pour faire connaître à leurs confrères cultivateurs et leurs connaissances, et leurs expériences pratiques en agriculture.

A propos de l'expression de cet ami du comté de L'Assomption, que les fromageries *étaient la mort aux cochons*, C'est une erreur routinière, et un de ces nombreux prétextes qui ont cours entre cultivateurs qui n'ont pas l'habitude de lire des journaux et autres livres traitant de l'agriculture. Par exemple, à propos des fromageries, dont les opérations ne commencent ordinairement qu'au mois de juin pour finir en septembre, eh bien ! à cette époque, les jeunes gorettes peuvent fort bien se tirer d'affaire avec le petit lait, un peu de moulée et d'herbages, sans compter qu'à cette époque aussi les engraissements sont rares et peu profitables, et que si on veut engraisser quand même ce n'est pas le lait qui revient le moins cher. Une autre considération, ainsi qu'on le verra sur les numéros 2 et 3 de la *Revue*, il n'est pas expédient d'engraisser les gorettes dès leur jeunesse ; s'ils sont du printemps, il faut les soigner pour les faire vivre et les faire profiter en charpente jusqu'à l'automne, et les mettre à l'engrais de 60 à 70 jours, si on a l'intention de les tuer ou de les livrer au commerce. Autrement voici ce qui arrive : on soigne grassement les petits cochons, ils engraisent que c'est merveille de les voir, leur charpente n'a pas le temps de se former et renforcer, de sorte qu'ils ont mal aux pattes et n'engraissent plus, ou bien ils engraisent rapidement, et tout à coup ils arrêtent, ils n'augmentent plus en poids, ils étouffent de graisse, et souvent ils meurent, si on ne les tue de suite ou si on ne les fait pas maigrir de nouveau.

L'engraisement demande des soins, de l'expérience et beaucoup d'observation, ou bien on paye chèrement ses inconséquences. Lorsque le lard est très-cher, par exemple, alors tout le monde se met à engraisser des cochons,